

La communauté en récit: *Le Dernier Homme*

A comunidade na narrativa: Le Dernier Homme

Jérémy Majorel

Université Paris-Diderot Paris 7 – Paris – França



Résumé: Dans *Le Dernier Homme* (1957), Blanchot fait du récit un espace de questionnement de la communauté bien avant de le faire d'une manière plus théorique dans *La Communauté inavouable* (1983). Dans un sanatorium, un homme et une femme sont fascinés par un de ses plus anciens patients. Blanchot interrompt le mythe qui commençait à se cristalliser autour de ce personnage énigmatique et ouvre la communauté à une commutation indéfinie et instable de rapports qui ne cessent de se décentrer et de faire l'expérience d'un chiasme.

Mots-clés: *Le Dernier Homme*; Communauté; Récit; Chiasme; Jean-Luc Nancy

Resumo: Em *Le Dernier Homme* (1957), Blanchot faz da narrativa um espaço de questionamento da comunidade bem antes de fazê-lo de uma maneira mais teórica em *La Communauté inavouable* (1983). Em um sanatório, um homem e uma mulher são fascinados por um de seus mais antigos pacientes. Blanchot suspende o mito que começava a se cristalizar em volta desse personagem enigmático e abre as portas para uma comunidade indefinida e instável de relações que não cessam de se descentralizar e de experimentar um quiasmo.

Palavras-chave: *Le Dernier Homme*; Comunidade; Narrativa; Quiasmo; Jean-Luc Nancy

Le Dernier Homme (1957) de Maurice Blanchot comprend deux parties dont la première occupe les deux tiers du livre. On peut y repérer trois mouvements. Le narrateur commence par dépeindre un homme étrange qu'il a côtoyé lors d'un long séjour dans un sanatorium et qu'il appelle du surnom qui donne son titre au livre¹. Ensuite, il relate comment leur rencontre a eu lieu par l'intermédiaire d'une jeune femme (cf. 24-74). Puis il insiste sur un moment de crise dans leurs relations, qui s'est produit lors d'une grave rechute de la maladie du dernier homme: le narrateur avait exprimé à la jeune femme son désir d'aller lui rendre visite, ce qui avait déclenché chez elle une réaction brutale et inattendue, peut-être imputable à un sentiment de jalousie. Le récit s'interrompt en laissant le narrateur sur le point d'entrer dans la chambre du dernier homme, la jeune femme continuant sans lui le long du couloir. On apprend au détour d'une incise qu'elle est morte entre-temps (cf. 74-105).

La deuxième partie occupe le dernier tiers du livre. Ce n'est plus un récit à proprement parler, c'est presque un

essai. En effet, le narrateur, si on peut continuer à se servir d'une telle catégorie, ne s'adresse plus à des personnages mais à une "pensée". Il n'éprouve plus d'affects mais pense un affect, "le calme": l'article défini et l'énallage, qui transforme l'adjectif en substantif, sont une opération plus théorique que narrative, analogue à ce que Blanchot fera avec "le neutre" dans *L'Entretien infini*. Le temps du récit glisse vers un temps aboli. L'espace évoque très allusivement une chambre, un couloir ou la mer et devient de plus en plus abstrait. Le lien entre la première partie et la deuxième partie du livre présente donc un caractère hypothétique.

Autre difficulté pour en cerner le sujet, ce livre repose sur un paradoxe: le titre laisse attendre que le narrateur parle du dernier homme et, d'une certaine manière, il en est largement question. Cette attente est donc comblée. Cependant, c'est son rapport à la jeune femme qui finalement retient le plus l'attention: l'excursion dans la chapelle du sanatorium où elle éprouve soudainement un malaise, la promenade dans la cour où il lui enlève ses bas pour qu'elle ressente le contact de sa peau avec la neige, sa surrection et son effondrement nocturnes lorsqu'il lui fait part de son envie d'aller voir le dernier homme, leur

¹ Cf. Maurice Blanchot, *Le Dernier Homme*, Gallimard, 1957, p. 7-24. Les références à ce récit se feront désormais dans le corps du texte.

face-à-face à travers la vitre embuée du balcon sur laquelle elle dessine, protégée du froid par des couvertures... Nous lisons le récit d'un duo qui se défait au profit d'un autre.

À l'inverse, le dernier homme apparaît soit de manière grotesque (la jeune femme lui donne le surnom de "professeur" (25), "il avait besoin de toute son attention pour manger sans avaler de travers" (31), le narrateur fait savoir à la jeune femme qu'il le trouve "affreux" et raille son "visage d'enfant vieilli, pas même vieux, sans âge, atrocement dénué d'expression, et son ridicule pince-nez!" (71)), soit par le biais de traces de sa présence plutôt que de sa présence elle-même (le bruit de ses pas dans le couloir ou de sa toux à travers la cloison de sa chambre), soit par évocation indirecte (le narrateur n'a pas accès à ses tête-à-tête avec la jeune femme dans le recoin de la salle où se trouve le piano, il imagine avec douleur ce que doit être sa solitude lorsqu'il est dans sa chambre pendant la nuit et, surtout, le récit s'interrompt précisément lorsqu'il est sur le point d'entrer véritablement en rapport avec lui).

À ceci s'ajoute que ce livre est à la fois la somme de tous les récits de Blanchot qui précèdent et leur dissémination: les relations triangulaires entre les personnages (tous les romans et récits de Blanchot), l'espace (le couloir et les chambres font signe du côté de *L'Arrêt de mort*, d'*Au Moment Voulu* et de *Celui qui ne m'accompagnait pas*, le sanatorium qui retentit de la toux des malades du côté du *Très-Haut* et les évocations de la mer, du ciel et du cosmos du côté de *Thomas l'obscur*), "le phénomène de la vitre" (*L'Arrêt de mort*, *Au Moment Voulu* et *Celui qui ne m'accompagnait pas*), la survivance (*Le Très-Haut*, *L'Arrêt de mort*)... Quel est le sujet de ce livre s'il les rassemble tous en lui?

Dès qu'il me fut donné d'user de ce mot, j'exprimai ce que j'avais dû toujours penser de lui: qu'il était le dernier homme. À la vérité, presque rien ne le distinguait des autres. Il était plus effacé, mais non pas modeste, impérieux quand il ne parlait pas; il fallait alors lui prêter silencieusement des pensées qu'il rejetait doucement; cela se lisait dans ses yeux qui nous interrogeaient avec surprise, avec détresse: pourquoi ne pensez-vous que cela? pourquoi ne pouvez-vous pas m'aider?

L'incipit de ce récit énonce la question qui lui est propre: la communauté. On glisse du "je" du narrateur à un "nous" dont on ne sait pas s'il désigne l'ensemble des êtres humains dont le personnage éponyme serait le dernier, les autres patients du sanatorium ou déjà le triangle avec la jeune femme. Retentit avec force cette question que se posera plus tard Jean-Luc Nancy: "le "nous" est un étrange sujet: qui parle quand on dit "nous"?"² Par son adresse même, le dernier homme fait quelque chose

à la communauté: non pas au sens où celle-ci serait déjà effective avant cette adresse qui viendrait la troubler, mais au sens où c'est cette adresse qui la constitue et la rend donc indéterminable à l'avance. C'est parce que le "nous" devient "vous" dans l'adresse du dernier homme que le "nous" existe. L'existence d'un "nous" n'est donc possible que par sa mise en question par quelqu'un qui semble justement au bord de s'en excepter.

La question de la communauté telle que la pose cet *incipit* est également indissociable de celle de la singularité, à savoir la distinction ou l'indistinction du dernier homme par rapport aux "autres" (quels "autres"?), son altérité qui ne serait rien d'autre que sa neutralité, un "presque rien" qui tout à la fois le départage des "autres" et le fait entrer en partage avec eux³.

Le narrateur s'interroge: "Peut-être a-t-il changé la condition de tous, peut-être seulement la mienne" (8). L'effet du "dernier homme" sur la communauté se mesure donc entre la plus grande extension et la plus étroite acception, entre le "je" du narrateur et le "tous" de l'ensemble des autres patients, voire de la communauté humaine. L'apparition de la jeune femme vient complexifier encore ce balancement entre extension et concentration de la communauté, indécidabilité qui sera sans cesse remarquée dans l'écriture: "l'attendant, nous attendant" (84), "il l'attirait, il nous attirait" (86)... Sont expérimentées toutes les commutations possibles entre le dernier homme et le narrateur, le dernier homme et la jeune femme, la jeune femme et le narrateur, ces trois personnages et les autres patients, les médecins, l'ensemble des humains, tout l'univers.

Le dernier homme est l'opérateur de la déstabilisation des rapports, si bien que le narrateur précise: "Il luttait sûrement, d'une manière que je n'imagine pas, pour maintenir avec nous l'aisance de rapports quotidiens" (18). Ces "rapports quotidiens" ne sont donc pas son point de départ, ils ne lui sont pas donnés. Il se situe au-delà ou en-deçà, sur leur limite. Il les renvoie comme ce qui ne va pas de soi à ceux pour qui ils semblent aller de soi. La communauté n'est donc pas donnée toute faite. Elle n'est pas non plus à faire, au sens de finaliser ou de réaliser. La communauté est d'abord la mise en question de la communauté.

Il nous faut donc constamment prêter attention au travail des pronoms personnels dans l'écriture de ce

² Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée*, Christian Bourgois, 1986-2004, p. 260.

³ Voir aussi le commentaire de cet *incipit* par Christophe Bident qui rapproche le "presque du récit" et "le toujours déjà de l'essai" et insiste, à propos de "Dès qu'il me fut donné d'user de ce mot...", sur la "passivité induite dans la langue" qui serait "la marque du don et de la souveraineté du dernier homme", "la puissance de la chance, opposée à toute volonté de puissance...", in *Maurice Blanchot partenaire invisible. Essai biographique*, Champ Vallon, Seyssel, 1998, p. 362-363.

récit: “Et s’il ne m’avait dit un jour: ‘Je ne puis penser à moi: il y a là quelque chose de terrible, une difficulté qui échappe, un obstacle qui ne se rencontre pas?’ Et tout de suite après: ‘Il dit qu’il ne peut pas penser à lui-même: aux autres encore, à tel autre [...].’” (8). On remarque l’anomalie du discours rapporté qui passe du style direct à un mélange entre style direct et style indirect avec le glissement du “Je” au “Il” dans la profération même de la parole qui est censé être rapportée directement. Mais si le dernier homme est destitué de son “Je”, il provoque à son tour la destitution du “Je” du narrateur. De la même façon que le dernier homme lutte pour maintenir des “rapports quotidiens” avec les autres, le narrateur lutte pour maintenir le contact avec sa capacité à dire “Je”. C’est que l’un ne va peut-être pas sans l’autre. “Qui, alors, le rencontrait? Qui lui parlait? Qui ne pensait pas à lui? Je ne le savais pas, je pressentais seulement que ce n’était jamais moi” (22). Pouvoir dire “Je” permet de rester dans les “rapports quotidiens”. Le “Il” ouvre au contraire la dimension de ce que Nancy appellera l’“être singulier pluriel”⁴:

Il ne s’adressait à personne. Je ne veux pas dire qu’il ne m’ait pas parlé à moi-même, mais l’écoutait un autre que moi, un être peut-être plus riche, plus vaste et cependant plus singulier, presque trop général, comme si, en face de lui, ce qui avait été moi se fût étrangement éveillé en “nous”, présence et force unie de l’esprit commun. (9)

Le passage du “Je” au “Il” se fait donc au profit du “nous”. Le “Il” est la qualité plurielle du “Je” qui permet de dire “nous”. Le passage du “Je” au “Il” porte la possibilité de l’advenue de l’être-en-commun sans qu’il soit, pour l’instant, question d’écriture.

À l’inverse du dernier homme, la jeune femme est l’opératrice de la stabilisation des rapports:

Mais il n’avait pas vraiment de monde, c’est pourquoi elle venait essayer de lui donner le sien, et il fallait bien qu’elle fût prête à en supporter les conséquences. [...] [E]lle le liait à un point fixe, et elle sentait combien il tirait sur l’amarre, mais elle tenait bon, [...] et c’est alors qu’il se modifiait quelque chose dans sa parole et qu’à la surface venait et revenait la respiration de ce je fascinant vers lequel peu à peu il se tournait et restait en attente. (31)

Alors que le dernier homme passe et fait passer du “Je” au “Il”, la jeune femme passe et fait passer du “Il” au “Je”, sans qu’aucun des deux personnages ait un effet unilatéral sur l’autre: il y a au contraire effet réciproque de l’un sur l’autre, de l’une sur l’autre, un chiasme dont le

“point” d’entrecroisement n’est “fixe” que par résistance au mouvement, force statique, conjonction au bord de la disjonction. “Elle cherchait donc à lui procurer ce peu de temps, cet unique moment qui lui aurait permis de ressaisir la douleur, de la souffrir?” (87) Le dernier homme se tient dans l’espace d’une souffrance paradoxale qui ne peut pas être soufferte, faute de “Je” pour la souffrir: le “Je” reste en souffrance chez lui. La jeune femme lui fait don de son “Je” dans l’espace de cette souffrance nue.

Le narrateur est précisément au point d’entrecroisement du chiasme entre la jeune femme et le dernier homme. Il est l’opérateur de leur commutation: “Elle fut moi pour lui” (29); “Elle m’interrogeait sur lui, comme si j’avais été lui-même, et en même temps elle disait que je la poussais vers lui” (32); “Il l’avait lui-même attirée à travers moi” (42). Le je du narrateur est donc à la croisée de rapports qui l’inscrivent dans une syntaxe de la communauté privilégiant certaines prépositions (“pour”, “vers”, “à travers”) et le change des pronoms (“elle”, “moi”, “lui”, “je”, “la”). L’identité n’est donc plus un catégorème, elle n’a plus une signification en elle-même, indépendante de son inscription dans les rapports aux autres, elle devient au contraire un syncatégorème, terme vide de signification, pour mieux se faire point d’articulation. L’identité, c’est le rapport aux autres.

Il y a une préposition emblématique de cette expérience de la communauté: “Peut-être était-il entre nous: d’abord entre nous tous. Il ne nous séparait pas, il entretenait un certain vide que l’on ne désirait pas combler [...]” (19-20) Le dernier homme se tient “entre” et entretient l’“entre”. Il fait que les autres accèdent à cette dimension de l’“entre”, ni séparation, ni communion, en faisant que chacun se tienne à la limite des uns et des autres. On est toujours le point chiasmique d’un autre. Cela vaudrait aussi pour la communauté des amants, au cœur du chiasme. Ainsi, lorsqu’il est question de son lien avec la jeune femme, le narrateur précise: “De deux êtres que peu de choses unissent, on aime dire: il n’y a rien entre eux. Oui, alors, il n’y avait rien entre nous, personne et pas encore nous-mêmes.” (26) C’est dire que les personnages ne vivent pas une histoire d’amour mais ce qui rend possible toutes les histoires d’amour: l’“entre” qui permet justement la liaison et qu’il faut se garder d’obstruer.

Le passage d’une communauté centripète à une communauté du chiasme se lit également au niveau de l’espace construit par le récit. Aucun des trois personnages ne perçoit et n’habite l’espace de la même façon. La jeune femme, surnommée “la reine du lieu” (67), se tient dans le sanatorium comme au centre de cercles concentriques qu’elle rassemble autour d’elle avec fermeté:

⁴ Voir Jean-Luc Nancy, *Être singulier pluriel*, Galilée, 1996.

C'est peut-être à la longue seulement que je reconnus de quelle solide réalité, auprès d'elle, étaient les choses, le cercle des choses, le grand bâtiment central où nous demeurions, les annexes avec leurs dispositions techniques, le petit parc, le bruit des fontaines, chaque chambre, le couloir toujours éclairé par une lumière blanche, les pas au dehors écrasant le gravier, les voix professionnelles, les voix vagues et humbles du troupeau, et même l'air que nous respirions [...]. Quand elle était là, je ne dirai pas que ce monde fût plus sûr: plus naturel, plus fermé, à la manière d'un cercle se rassemblant toujours plus sur son centre, sur le point obscur qu'était son centre. (67-68)

Le glissement du "centre" au "point obscur" est remarquable car, précisément, le narrateur fait entrer la jeune femme dans les points obscurs de l'espace, ce qui provoque des malaises chez elle, mais ce sont les plus beaux moments du récit: l'excursion dans la chapelle du sanatorium (les autres patients préfèrent se rendre à l'église du village voisin, moins morbide) et la sortie dans la cour enneigée. Autant la jeune femme est du côté de la concentration de l'espace, autant le narrateur est du côté de sa dissémination:

Il y avait donc, même pour elle, des points où elle n'était plus aussi sûre et où elle se sentait dangereusement éloignée d'elle-même. Et plus loin encore? Là où s'étendait le libre pays, où il n'y avait plus de cercle, où les rues, les maisons étaient dispersées dans une brume d'automne, où l'obscurité ressemblait à un jour fatigué? (69)

La jeune femme est dans la conjonction, le narrateur est dans la disjonction: leur rapport entrecroisé à l'espace forme là encore un chiasme. Avec elle, "les murs restaient blancs et fermes, les vivants ne mouraient pas, les morts ne ressuscitaient pas" (68). Chez le narrateur, au contraire: "Je me suis persuadé que je l'[le dernier homme] avais d'abord connu mort, puis mourant" (11) Avec le dernier homme, la jeune femme retrouve son centre: "Là où il la rencontrait, dans le recoin près du piano, il n'y avait plus seulement un séjour d'images et une terre de souvenirs, mais vraiment un îlot solide [...]" (70)

Rien ne spécifie mieux les rapports entre les trois personnages que la disposition respective de leur chambre le long du couloir et le tabou qui touche celle du dernier homme. La chambre du narrateur se situe *entre* celle de la jeune femme et celle du dernier homme. La chambre de la jeune femme se trouve à l'endroit où le couloir fait un tournant. Celle du dernier homme est proche de l'ascenseur qui conduit aux salles du bas. La jeune femme vit plus ou moins dans la chambre du narrateur. Il est tabou pour le narrateur de penser à l'éventualité qu'elle ait pu rendre visite une fois au dernier homme. C'est pourquoi,

au moment où il lui fait part de son envie d'aller le voir, il brise un tabou. L'espace du *Dernier Homme* est donc part en part investi par les personnages d'une dimension symbolique, il est fait de vides et de pleins, de trous noirs et de cosmos, de limites et de transgressions. C'est un espace communautaire entre concentration et dispersion, espacement des singularités qui les exposent à leur limite et coagulation protectrice.

Le raffinement avec lequel Blanchot a décrit le rapport de ses personnages à l'espace lui permet de ne pas évacuer un problème que Nancy esquissera:

(Il n'est pas certain que cette logique [de la communauté désœuvrée] soit restreinte à l'homme, ni même aux êtres vivants. Des cailloux, des montagnes, les corps d'une galaxie ne seraient-ils pas "ensemble" à un certain égard, qui ne serait pas celui de notre regard sur eux. C'est une question qu'on laissera ici, question de la communauté du monde, sans réponse.)⁵

En effet, le narrateur évoque à de nombreuses reprises les montagnes, la mer et le ciel et cette évocation aura encore plus d'importance dans la deuxième partie du livre avec le motif du "chœur", autre nom de la communauté, dont il situe "l'assise là-bas, quelque part vers la mer" (112, 124) et le motif du "ciel" qui se réduirait à un "point noir" qui viendrait poindre et harceler la pensée du "nous" (115-116, 136). De même, lorsque le dernier homme éveille chez le narrateur la dimension du "'nous', présence et force unie de l'esprit commun", le narrateur précise que "[d]ans ce 'nous', il y a la terre, la puissance des éléments, un ciel qui n'est pas ce ciel" (9). Le dernier homme parle avec "de grandes phrases qui paraissent infinies, qui roulent avec un bruit de vagues, un murmure universel, un imperceptible chant planétaire" (8).

N'y a-t-il pas ici une résurgence non déconstruite d'une dimension mythique de la communauté, un retour impensé à la communion de la communauté avec elle-même par le truchement du mythe dont le dernier homme serait l'officiant fascinant? On serait alors aux antipodes de ce que Nancy appellera "le mythe interrompu" et très proche de tous les dangers que ses réflexions soulèveront. Nancy définira le mythe tel qu'il a été pensé de la tradition à la modernité comme "*cosmos se structurant en logos*"⁶. C'est bien ce qui se passe lorsque la parole du dernier homme se fait "chant planétaire". Plus même, on pourrait comparer sa parole à ce que Nancy restituera comme étant "la scène du mythe, la scène de son invention, de sa récitation et de sa transmission"⁷: "il y a des hommes rassemblés et quelqu'un leur fait un récit"⁸.

⁵ Jean-Luc Nancy, *La Communauté désœuvrée*, op. cit., p. 222.

⁶ Ibid., p. 125.

⁷ Ibid., p. 109.

⁸ Ibid., p. 112.

Ce serait oublier que les récits du “dernier homme” sont sous-tendus par leur refus: contre l’exigence du “sérieux des faits”, “[l]a vérité, l’exactitude de ce qu’il faut dire”, la *doxa* de l’“événement”, “cette dureté qu’il y a dans nos vies quand elles se racontent” (15). Mais cette interruption d’un mythe en voie de cristallisation n’est jamais plus visible que dans la scission du livre entre la première et la deuxième partie. Le récit s’interrompt au moment où il aurait pu donner lieu à une mythification du dernier homme en nouveau Christ appelant à communier autour de lui:

Un Dieu lui-même a besoin d’un témoin. L’incognito divin, il faut qu’il soit percé ici-bas. J’avais longuement évoqué ce que serait son témoin. Je devenais comme malade à la pensée qu’il me faudrait être ce témoin [...]. Mais lentement – brusquement – se fit jour la pensée que cette histoire était sans témoin [...]. (22)

La dimension testimoniale du récit est donc elle aussi interrompue sur le bord même de sa convocation⁹.

Une précision cruciale montre que le narrateur du *Dernier Homme* est un écrivain:

La première, elle trouva un nom pour ce qui lui arrivait, à elle, à lui, à nous tous, mais c’est en moi qu’elle crut d’abord l’éprouver, elle dit: “C’est étrange, je ne suis plus aussi sûre de vous.” – “Vous étiez sûr de moi?” – “Oui, vous étiez immobile, vous regardiez un seul point, je vous retrouvais toujours devant ce point.” Elle regardait, en disant cela, non pas de mon côté, mais dans la direction de la table sur laquelle il y avait des pages écrites [...]. Je cherchai à évoquer ce point. J’aurais pu lui dire avec vérité que ce point, c’était elle aussi. Le désir d’être avec elle passait par ce point, c’était mon horizon. (34-35)

Le Dernier Homme relate la conjonction de l’écriture et de la communauté, c’est le récit d’un “communisme

littéraire” au sens que Nancy cherchera à donner à cette expression, après Dionys Mascolo. Et la figure littéraire de la communauté, c’est le “point” du chiasme qui conjoint et sépare ses membres, en évitant précisément ces deux écueils de la séparation absolue et de la communion religieuse. Le chiasme ne conjoint et ne disjoint pas des termes préexistants, mais les termes sont engendrés par le rapport du chiasme.

C’est Nancy lui-même qui m’engage à avancer cela. En effet, à la fin de la deuxième partie de *La Communauté désœuvrée*, “Le mythe interrompu”, c’est-à-dire dans la transition avec la troisième partie, “Le communisme littéraire”, il écrit ceci:

La parole est communautaire à la mesure de sa singularité, et singulière à la mesure de sa vérité communautaire. Cette propriété en forme de chiasme n’appartient qu’à ce que je nomme ici parole, voix, écriture ou littérature – et la littérature en ce sens n’a pas d’autre essence dernière que cette propriété.¹⁰

Il met l’accent avant tout sur une “propriété”, qui devient même une “essence”, de la littérature. Il utilise la figure du “chiasme” pour l’exprimer et, surtout, il précise qu’il a conscience d’utiliser cette figure. Même si cette figure n’est pas le fond de l’affaire dans le propos de Nancy, le récit de Blanchot me permet de montrer qu’elle n’advient pas par hasard lorsqu’il est question de communauté, surtout en lien avec la littérature. Si je pousse à son extrémité ce que Nancy laisse pressentir¹¹, le chiasme serait la figure littéraire de la communauté. Le cœur du chiasme, c’est le cœur.

Recebido: 30 de janeiro de 2013
Aprovado: 13 de fevereiro de 2013
Contato: majxxxx2000@yahoo.fr

⁹ Christophe Bident observe que la figure du “dernier homme” “menace toujours, évidemment, de sombrer dans l’idéalisation, la divinisation rédemptrice”. Mais il montre son apparentement à “l’homme de “l’absence de mythe”, dans le langage alors développé par Bataille”. “*Le Dernier Homme* figure ce qu’en dehors du mythe, du symbole et de la narration elle-même, un récit peut encore transmettre dans un monde qui pourrait s’être préparé à n’en plus demander.” La fragmentation et l’interruption jouent tout contre la mythification du récit et ouvrent la dimension non communiale de la communauté: “La deuxième partie, véritable *interruption* du récit, livre la parole fragmentée, neutre, libre et partagée” qui se manifeste aussi par “l’abondance des phrases nominales” et de “brefs dialogues, imprimés en italiques”. On peut retenir cette formule: “La communauté ainsi créée n’existe qu’à mettre en rapport ce qu’il y a de dernier en chacun (le dernier cri).” Cf. op. cit., p. 363-367.

¹⁰ Jean-Luc Nancy, op. cit., p. 173-174.

¹¹ Il est aussi remarquable que le texte de Nancy qui donne son titre à *La Comparution*, livre écrit avec Jean-Christophe Bailly et publié en 1991, porte comme sous-titre: “(De l’existence du communisme à la communauté de l’existence)”. La “comparution”, c’est-à-dire l’événement de l’être-en-commun, se manifeste donc là aussi stylistiquement par un chiasme.